

Né à Cuba en 1842, José-Maria de Heredia rejoint la France en 1851. Figure importante du mouvement parnassien, il publie ses poèmes dans des revues littéraires avant de les réunir en 1893 dans son unique recueil, *Les Trophées*, qui connaîtra un succès immédiat. En 1895, il est reçu à l'Académie française ; en 1902, il crée la Société des Poètes français avec le concours de Sully Prudhomme. Le genre du sonnet, dans lequel il excelle, le place dans la lignée de Du Bellay, Marot ou Maynard. C'est l'œuvre poétique complète de ce poète magnifique qui est ici rassemblée.



José-Maria de Heredia

LES TROPHÉES  
&  
POÉSIES COMPLÈTES

*Points*

ISBN 978-2-7578-5737-3

© Points, 2015

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Les Trophées

MANIBVS  
CARISSIMAE  
ET  
AMANTISSIMAE  
MATRIS  
FILIVS MEMOR

J.-M. H.

À Leconte de Lisle.

*C'est à vous, cher et illustre ami, que j'aurais dédié ces Trophées, si le respect d'une mémoire sacrée qui, je le sais, vous est chère aussi, ne m'eût interdit d'inscrire un nom, si glorieux soit-il, au frontispice de ce livre.*

*Un à un, vous les avez vus naître, ces poèmes. Ils sont comme des chaînons qui nous rattachent au temps déjà lointain où vous enseigniez aux jeunes poètes, avec les règles et les subtils secrets de notre art, l'amour de la poésie pure et du pur langage français. Je vous suis plus redevable que tout autre: vous m'avez jugé digne de l'honneur de votre amitié. J'ai pu, au cours d'une longue intimité, comprendre mieux l'excellence de vos préceptes et de vos conseils, toute la beauté de votre exemple. Et mon titre le plus sûr à quelque gloire sera d'avoir été votre élève bien aimé.*

*C'est pour vous complaire que je recueille mes vers épars. Vous m'avez assuré que ce livre, bien qu'en partie inachevé, garderait néanmoins aux yeux du lecteur indulgent quelque chose de la noble ordonnance que j'avais rêvée. Tel qu'il est, je vous l'offre, non sans regret de n'avoir pu mieux faire, mais avec la conscience d'avoir fait de mon mieux.*

*Recevez-le, cher et illustre ami, en témoignage de mon affectueuse gratitude, et comme il serait malséant de clore sans le vœu traditionnel une épître liminaire, quelque brève qu'elle soit, permettez que je vous soubaite, à vous et à tous ceux qui feuilletteront ces pages, de prendre à lire mes poèmes autant de plaisir que j'en eus à les composer.*

*JOSÉ-MARIA DE HEREDIA*

# LA GRÈCE ET LA SICILE



## L'oubli

Le temple est en ruine au haut du promontoire.  
Et la Mort a mêlé, dans ce fauve terrain,  
Les Déesses de marbre et les Héros d'airain  
Dont l'herbe solitaire ensevelit la gloire.

Seul, parfois, un bouvier menant ses buffles boire,  
De sa conque où soupire un antique refrain  
Emplissant le ciel calme et l'horizon marin,  
Sur l'azur infini dresse sa forme noire.

La Terre maternelle et douce aux anciens Dieux  
Fait à chaque printemps, vainement éloquente,  
Au chapiteau brisé verdir une autre acanthe ;

Mais l'Homme indifférent au rêve des aïeux  
Écoute sans frémir, du fond des nuits sereines,  
La Mer qui se lamente en pleurant les Sirènes.



## HERCULE ET LES CENTAURES



## Némée

Depuis que le Dompteur entra dans la forêt  
En suivant sur le sol la formidable empreinte,  
Seul, un rugissement a trahi leur étreinte.  
Tout s'est tu. Le soleil s'abîme et disparaît.

À travers le hallier, la ronce et le guéret,  
Le pâtre épouvanté qui s'enfuit vers Tirynthe  
Se tourne, et voit d'un œil élargi par la crainte  
Surgir au bord des bois le grand fauve en arrêt.

Il s'écrie. Il a vu la terreur de Némée  
Qui sur le ciel sanglant ouvre sa gueule armée,  
Et la crinière éparse et les sinistres crocs ;

Car l'ombre grandissante avec le crépuscule  
Fait, sous l'horrible peau qui flotte autour d'Hercule,  
Mêlant l'homme à la bête, un monstrueux héros.

## Stymphale

Et partout devant lui, par milliers, les oiseaux,  
De la berge fangeuse où le Héros dévale,  
S'envolèrent, ainsi qu'une brusque rafale,  
Sur le lugubre lac dont clapotaient les eaux.

D'autres, d'un vol plus bas croisant leurs noirs  
réseaux,  
Frôlaient le front baisé par les lèvres d'Omphale,  
Quand, ajustant au nerf la flèche triomphale,  
L'Archer superbe fit un pas dans les roseaux.

Et dès lors, du nuage effarouché qu'il crible,  
Avec des cris stridents plut une pluie horrible  
Que l'éclair meurtrier rayait de traits de feu.

Enfin, le Soleil vit, à travers ces nuées  
Où son arc avait fait d'éclatantes trouées,  
Hercule tout sanglant sourire au grand ciel bleu.

## Nessus

Du temps que je vivais à mes frères pareil  
Et comme eux ignorant d'un sort meilleur ou pire,  
Les monts Thessaliens étaient mon vague empire  
Et leurs torrents glacés lavaient mon poil vermeil.

Tel j'ai grandi, beau, libre, heureux, sous le soleil ;  
Seule, éparse dans l'air que ma narine aspire,  
La chaleureuse odeur des cavales d'Épire  
Inquiétait parfois ma course ou mon sommeil.

Mais depuis que j'ai vu l'Épouse triomphale  
Sourire entre les bras de l'Archer de Stymphale,  
Le désir me harcèle et hérissé mes crins ;

Car un Dieu, maudit soit le nom dont il se nomme !  
A mêlé dans le sang enfiévré de mes reins  
Au rut de l'étalon l'amour qui dompte l'homme.

## La Centauresse

Jadis, à travers bois, rocs, torrents et vallons,  
Errait le fier troupeau des Centaures sans nombre ;  
Sur leurs flancs le soleil se jouait avec l'ombre ;  
Ils mêlaient leurs crins noirs parmi nos cheveux  
blonds.

L'été fleurit en vain l'herbe. Nous la foulons  
Seules. L'antré est désert que la broussaille  
encombre ;  
Et parfois je me prends, dans la nuit chaude et  
sombre,  
À frémir à l'appel lointain des étalons.

Car la race de jour en jour diminuée  
Des fils prodigieux qu'engendra la Nuée,  
Nous délaisse et poursuit la Femme éperdument.

C'est que leur amour même aux brutes nous ravale ;  
Le cri qu'il nous arrache est un hennissement,  
Et leur désir en nous n'étreint que la cavale.

## Centaures et lapithes

La foule nuptiale au festin s'est ruée,  
Centaures et guerriers ivres, hardis et beaux ;  
Et la chair héroïque, au reflet des flambeaux,  
Se mêle au poil ardent des fils de la Nuée.

Rires, tumulte... Un cri !... L'Épouse polluée  
Que presse un noir poitrail, sous la pourpre en  
lambeaux  
Se débat, et l'airain sonne au choc des sabots  
Et la table s'écroule à travers la huée.

Alors celui pour qui le plus grand est un nain,  
Se lève. Sur son crâne, un mufle léonin  
Se fronce, hérissé de crins d'or. C'est Hercule.

Et d'un bout de la salle immense à l'autre bout,  
Dompté par l'œil terrible où la colère bout,  
Le troupeau monstrueux en renâclant recule.

## Fuite de Centaures

Ils fuient, ivres de meurtre et de rébellion,  
Vers le mont escarpé qui garde leur retraite ;  
La peur les précipite, ils sentent la mort prête  
Et flairent dans la nuit une odeur de lion.

Ils franchissent, foulant l'hydre et le stellion,  
Ravins, torrents, halliers, sans que rien les arrête ;  
Et déjà, sur le ciel, se dresse au loin la crête  
De l'Ossa, de l'Olympe ou du noir Pélion.

Parfois, l'un des fuyards de la farouche harde  
Se cabre brusquement, se retourne, regarde,  
Et rejoint d'un seul bond le fraternel bétail ;

Car il a vu la lune éblouissante et pleine  
Allonger derrière eux, suprême épouvantail,  
La gigantesque horreur de l'ombre herculéenne.